



Memory, Fiction and the Heroism of Black Slaves: A Semiotic Reading of the Narratives of Kangni Alem and Wilfried N'Sondé

Mémoire, fiction et héroïsme des esclaves noirs : une lecture sémiotique des récits de Kangni Alem et de Wilfried N'Sondé

**Kodjovi Agbonagban
Litinmé Koffi Molley**

Article history:

Submitted: March 14, 2026

Revised: March 30, 2026

Accepted: April 17, 2026

Keywords:

Transatlantic slave trade, memory, fiction, heroism of the enslaved, semiotics

Mots clés :

Esclavage, mémoire, fiction, héroïsme, sémiotique

Abstract

In a context where the memory of the transatlantic slave trade has long been shaped by European narratives centered on abolitionism, this article investigates how contemporary African literature fosters a critical reinterpretation. Drawing on Kangni Alem's *Esclaves* and Wilfried N'Sondé's *Un océan, deux mers, trois continents*, the study employs a semiotic approach to highlight narrative strategies that foreground the heroism of slaves in struggle. It shows how these narratives weave fiction and memory to outline an alternative framework to dominant accounts, one that emphasizes African resistance to slavery and the active role of slaves in their own emancipation. Ultimately, the article demonstrates that these works challenge historical representations by bringing to light long-marginalized African heroic figures.

Résumé

Dans un contexte où la mémoire de l'esclavage transatlantique a longtemps été façonnée par des récits européens centrés sur les processus abolitionnistes, cet article examine la manière dont la littérature africaine contemporaine participe à sa réinterprétation critique. À partir des romans *Esclaves* de Kangni Alem et *Un océan, deux mers, trois continents* de Wilfried N'Sondé, l'étude adopte une approche sémiotique pour analyser les stratégies narratives qui valorisent l'héroïsme des esclaves en lutte. Elle interroge comment ces récits articulent fiction et mémoire afin de proposer une configuration alternative aux narrations dominantes, axée sur les résistances africaines à l'esclavage et le rôle actif des esclaves dans leur propre émancipation. L'article montre que ces œuvres participent à la remise en question des représentations léguées par l'histoire, en valorisant des figures héroïques africaines longtemps marginalisées.

Uirtus © 2026

This is an open access article under CC BY 4.0 license

Corresponding authors:

Kodjovi Agbonagban

E-mail : agbonagbankodjovi@gmail.com

Litinmé Koffi Molley

E-mail : molleylkm@gmail.com

Université de Lomé

Introduction

Si la mémoire de l'esclavage transatlantique a longtemps été configurée par des récits européens centrés sur les processus abolitionnistes, la production littéraire africaine contemporaine déplace significativement ce regard. Elle explore un pan de cette histoire jusqu'alors moins étudié : celui des résistances africaines et du rôle actif des esclaves dans le démantèlement du système qui les opprimait. Elle s'inscrit ainsi dans un mouvement plus large de relecture critique de l'histoire, visant à reconstruire une mémoire collective longtemps marginalisée par une historiographie dominante. C'est dans cette dynamique mémorielle et esthétique que s'inscrivent des romanciers comme le Togolais Kangni Alem et le Franco-Congolais Wilfried N'Sondé. À travers leurs fictions, ils représentent l'expérience de l'esclavage non seulement comme un espace de souffrance extrême et de déshumanisation, mais aussi, et surtout, comme un lieu de luttes, de stratégies d'émancipation et de réaffirmation identitaire.

En mettant en scène des figures d'insurgés, ces œuvres font du roman un espace de médiation privilégié entre l'histoire et la fiction, dans lequel s'élaborent de nouvelles configurations du passé susceptibles de contester les récits exogènes. Cette approche rejoint l'idée d'une sémiotique capable d'exercer une fonction critique sur les savoirs établis (Couégnas 2022). Intitulé « Mémoire, fiction et héroïsme des esclaves noirs : une lecture sémiotique des récits de Kangni Alem et Wilfried N'Sondé », cet article se propose d'examiner les modalités de cette reconfiguration. Plus précisément, il s'agira d'analyser la manière dont les romans *Esclaves* de Kangni Alem et *Un océan, deux mers, trois continents* de Wilfried N'Sondé construisent des figures héroïques africaines engagées dans la lutte contre l'esclavage. L'enjeu est de montrer comment leurs dispositifs narratifs contribuent à un processus de décentrement des représentations héritées, en articulant mémoire historique, construction fictionnelle et portée symbolique. Cette démarche s'inscrit dans les recherches récentes sur la post-mémoire (Estay 2022), qui considère l'art et la littérature comme des lieux de médiation pour aborder ces enjeux.

Trois hypothèses orientent cette réflexion. D'une part, ces récits permettraient de déconstruire les stéréotypes péjoratifs associés aux Africains dans certaines traditions littéraires occidentales. D'autre part, la valorisation des figures de résistance d'esclaves y fonctionnerait comme un dispositif symbolique de réhabilitation mémorielle. Enfin, ces fictions produiraient des

effets discursifs susceptibles d'inscrire l'héroïsme des esclaves dans une réflexion plus large sur les enjeux contemporains de justice et d'identité.

Pour ce faire, l'analyse s'appuiera sur les outils conceptuels de la sémiotique narrative et discursive. En d'autres termes, l'analyse sémiotique de Courtés (1976) nous permet d'étudier le passage de l'état de « non-sujet » à celui de « sujet de faire ». Pour analyser cette métamorphose du personnage, nous suivons le schéma narratif canonique, tout en tenant compte des « aventures du sens et de l'écriture » (Ferraro 2020) qui parcourent le texte narratif du début à la fin. Cette approche permet de saisir comment l'héroïsme s'enracine dans toute la dynamique de l'énonciation romanesque, et pas uniquement dans l'acte final. Elle permet également de mettre en lumière les mécanismes de production du sens, les structures narratives et les stratégies énonciatives qui sous-tendent ces œuvres. En articulant une étude interne des textes à une réflexion sur leurs effets de sens, il s'agira de comprendre comment ces fictions participent à un travail de mémoire et de réhabilitation, en proposant une configuration alternative aux narrations européennes dominantes sur l'abolition de la traite transatlantique.

1. La mémoire tragique de l'esclavage transatlantique

Les romans *Esclaves* de Kangni Alem et *Un océan, deux mers, trois continents* de Wilfried N'Sondé (désormais *Un océan...*) revisitent, dans une perspective post-mémorielle et panafricaniste, le traumatisme de la traite atlantique et de l'esclavage des Noirs. À la fois mémorielles et historiques, ces œuvres rendent hommage aux héros africains tout en valorisant leur lutte pour l'abolition. Elles proposent enfin une critique des injustices passées et présentes, contribuant à une relecture décentrée des représentations traditionnelles.

1.1. De la capture aux effacements de mémoire : une sémiotique des drames

Chez Kangni Alem et Wilfried N'Sondé, l'esclavage n'est pas seulement abordé comme un fait historique : il devient un véritable langage symbolique qui traduit l'expérience de la déportation massive. À travers *Esclaves*, Kangni Alem fait ressurgir l'histoire tragique des esclaves africains déportés au Brésil. Son écriture met en exergue leur souffrance dans le Nouveau Monde³⁸, lors

³⁸ Dans *Esclaves* de Kangni Alem, le « Nouveau Monde » désigne l'Amérique, en particulier le Brésil, destination des captifs déportés depuis le royaume du Danhomé. Il symbolise l'espace

des razzias et des guerres inter-africaines qui ont précédé et accompagné la traite négrière, contestant par là le mythe d'une Afrique paradisiaque, prôné tant par les écrivains français adeptes d'exotisme que par les auteurs africains de la première génération. De son côté, Wilfried N'Sondé revisite la traite à travers l'expérience de Nsaku Ne Vunda, « chargé par le roi des Bakongos de devenir son ambassadeur auprès du pape. En faisant ses adieux à son Kongo natal, le jeune prêtre ignore que le long voyage censé le mener à Rome va passer par le Nouveau Monde, et que le bateau sur lequel il s'apprête à embarquer est chargé d'esclaves » (*Un océan* 3). Ces deux écrivains utilisent la post-mémoire pour rappeler les drames de la traite atlantique en expliquant leur langage symbolique. Dans leurs récits, ils montrent comment l'Occident a organisé et imposé la tragédie de l'esclavage : c'est en d'autres termes l'expression de la sémiotique du drame. Ce langage symbolique apparaît dans un ensemble de récits de souffrance, qui montrent les tortures subies par les esclaves, les rituels de capture dans leur pays d'origine, l'espace du navire négrier pendant la traversée, et les règles de l'asservissement imposées sur la terre d'accueil. Dans *Esclaves*, la symbolique trouve son expression dans le personnage de Miguel, ancien maître des rituels au royaume du Danhomé, capturé par les amazones du roi Guézo puis déporté en Amérique. Le parcours de Miguel se lit comme le signe d'un destin collectif :

En compagnie d'autres esclaves arrivés en même temps que lui, le maître des rituels, déjà esclave des amazones, fut revendu aux hommes de main du négociant anglais Wood, lequel possédait un grand domaine non loin de l'océan dans le souterrain duquel il faisait entreposer les esclaves nouvellement achetés, en attendant le mouillage d'un bateau négrier non loin de la rade et leur embarquement vers les plantations et les mines du Nouveau Monde. (*Esclaves* 93)

Miguel, ancien maître des rituels, incarne le prototype sémiotique des esclaves noirs africains, un signifiant dont le signifié, selon le narrateur, est l'atrocité commise par des « Blancs cyniques et malicieux » (107). Sa capture, sa déportation et l'odyssée éprouvante de la traversée océanique jusqu'au Brésil constituent un système de représentations qui donne à voir, avec une intensité

d'arrivée des esclaves, où se rejouent les codes de l'asservissement et où se construit une mémoire collective afro-brésilienne.

saisissante, le langage de la déshumanisation. Ce processus procède à la « bestialisation » systématique de l'Africain, le réduisant d'un sujet parlant à un corps marchandise, autrement dit : d'un détenteur de rituels à un objet muet. Au Brésil, Miguel mène une existence morne et douloureuse, marquée par la perte de ses femmes et de ses enfants, aussi bien avant sa capture à Gléhué qu'après sa libération. Cette trajectoire individuelle dépasse le simple récit personnel : elle devient la métaphore du passé tragique des Afro-Bréiliens. Son histoire incarne une mémoire africaine fragmentée, à la fois témoin de la souffrance et signe du vide laissé par l'échec politique et historique du continent.

Dans *Un océan...*, l'expérience de Nsaku Ne Vunda constitue un système signifiant du tragique. La scène du sceau de fer rougi par les flammes sur les épaules des esclaves fonctionne comme un rite de passage inversé : le fer rouge n'est plus le signe d'une appartenance communautaire, mais celui de la réduction de l'humanité de l'individu à l'état de marchandise. La vie des « trois cents prisonniers » (51) décrite dans l'œuvre se déploie dans un « vacarme de cris atroces, d'insultes, de bruits de coups » (47) où la parole est ravalée au rang de bruit indistinct. Les corps « attachés les uns aux autres par le cou avec des fourches de bambous » (47) forment une chaîne qui n'est plus symbole de communauté, mais signe d'une solidarité négative vers l'abîme. Avant l'embarquement, l'attribution d'un patronyme constitue un acte sémiotique majeur, souligne Priska Degras (308-311). Selon elle, « l'annulation du nom des esclaves nés en Afrique est un signe premier de déshumanisation [...] de l'inexistence légale de l'esclave ». Pour Edouard Glissant (166), le nom est un champ de bataille où se joue la souveraineté sur l'être. Parallèlement, des pratiques rituelles érodent la mémoire des origines. N'Sondé rappelle dans *Un océan...* (46) que les *razziés*, « ceux dont on racontait les histoires autour du feu, le soir », subissaient le rituel de l'arbre de l'oubli. La même scène est décrite dans *Esclaves* (96), où Miguel, « poussé vers le puits », est contraint de « prendre son bain ». À cet acte, on y associait « des potions destinées à faire oublier aux captifs leur passé » (Djanguenane 151). « Les esclaves mâles devaient tourner neuf fois et les femmes sept fois autour de l'arbre de l'oubli » pour devenir « amnésiques » (Araujo 179). L'efficacité de la sémiotique du rite se vérifie lorsque Sule interroge Miguel sur son « vrai nom » :

Comment vous appelez-vous ? Moi c'est Sule. Moi c'est Miguel. Non, pas cela, je veux dire, votre vrai nom ? Il y eut un vide dans sa tête. Il

ne sut plus, sur le coup, quel était son nom d’antan. Oui, il avait raison, Miguel n’était pas son véritable nom, alors quel était le vrai ? Le vide se mua en vertige. Il ferma les yeux, secoua la tête pour remettre en place ses idées, mais sa mémoire s’était enlisée dans un sable fin de bord d’océan, sur une plage où on l’avait fait tourner neuf fois autour de l’arbre dit de l’Oubli. (*Esclaves* 141)

Le vide dans la mémoire de Miguel témoigne de l’efficacité du système d’oubli imposé aux esclaves. Cet oubli n’est pas une faiblesse personnelle, mais le résultat d’une stratégie organisée visant à priver ces derniers de toute identité. Effacer la mémoire individuelle et collective d’un esclave revient à détruire ses capacités essentielles : son désir, son savoir et sa possibilité d’exister. Il est alors réduit à un simple objet de commerce. Dans ce contexte, Wilfried N’Sondé décrit un rituel singulier appelé « la prière des marins ». Nsaku Ne Vunda rapporte qu’après les applaudissements, l’aumônier remercia Dieu pour le grand nombre de captifs, permettant ainsi de remplir rapidement le navire. Cette prière, dont le narrateur est exclu, révèle l’alliance entre la traite négrière et l’Église. En bénissant une « cargaison » humaine, le sacré se trouve détourné au profit du commerce, dans un renversement choquant. Ce discours, présenté comme religieux, dissimule en réalité un projet marchand où l’esclave, pourtant détenteur de sa propre vie, est réduit à une simple valeur d’échange entre maîtres blancs. À Lisbonne, sur le marché aux enchères, Nsaku aperçoit un musicien torse nu. Sa cadence saccadée dissimule la colère et transmet un message codé à son nouveau maître, qui tient un fouet derrière lui. La musique devient alors un langage secret de résistance, inaccessible au maître. Dans les termes de Courtés, l’esclave utilise son savoir-faire musical pour créer un contre-programme : il oppose au système marchand un message clandestin qui refuse son rôle d’objet. Le fouet demeure, en revanche, le signe immuable de la loi du planteur : il incarne le « devoir-faire » qui rappelle sans cesse à l’esclave sa condition : passer du statut de sujet à celui d’objet, de la vie à la marchandise. Dès leur arrivée, les captifs sont soumis à ce régime de terreur :

En effet, il n’y eut pas de repos pour les nouveaux venus. Les contremaîtres les prirent en charge [...] leur criaient des ordres en portugais [...]. Chaque esclave avait un œil rivé sur sa tâche et l’autre sur les chevaux des surveillants [...]. Un fouet [...] siffla par-dessus sa tête [...] : il avait fait tomber [...] la lourde serpe effilée [...]. L’outil

lui avait échappé de la main et avait heurté la jambe de Julio [...], lui entaillant la chair. On recouvrit la plaie [...] et l'apprentissage [...] reprit, au milieu des cris des hommes [...] et des hennissements de leurs montures. En ce premier jour, Miguel allait travailler jusqu'à tard le soir [...]. (139)

Miguel ne savait plus s'il était en train d'apprendre un métier ou simplement de travailler. Cette confusion montre qu'on voulait surtout le rendre productif, pas vraiment le former. Dans ce système, certains esclaves choisissaient de fuir ou même de mettre fin à leurs jours comme ultime manière de résister. Mais la fuite était sévèrement punie : on pendait les fugitifs, on les étranglait, on les laissait mourir de tristesse et de faim (ce qu'on appelait le *banzo*), on les exposait en public ou on les fouettait jusqu'au sang. Le *banzo*, qui consiste à refuser de se nourrir, transforme le corps en signe ultime de refus de l'exploitation, tandis que la violence s'étend également au domaine religieux, avec l'imposition du catholicisme et la discrimination des musulmans. La persécution religieuse illustre une violence sémiotique majeure : l'imposition de la foi catholique au détriment des traditions spirituelles africaines, et la marginalisation des musulmans, traduisent une volonté d'effacer la pluralité des croyances au profit d'une uniformité imposée :

Le sort réservé aux esclaves musulmans était des plus injustes [...] Vendredi, jour de prière, eux n'avaient aucun droit, aucune liberté accordée pour louer leur Dieu [...] souvent surpris [...] en train de prier [...] en l'absence d'une mosquée, d'une loi reconnaissant à l'esclave mahométan la liberté de célébrer Allah et son Prophète. (193)

La prière interdite s'érige en un acte de résistance, un langage secret que le maître ne tolère qu'en punissant par la violence. Les cris des fidèles sont perçus par les contremaîtres comme une preuve de leur pouvoir. Dans ce système fondé sur la souffrance, les femmes subissent non seulement des violences physiques, mais aussi des abus sexuels. L'histoire de Lourival Do Nascimento en est un exemple : il avait une relation avec une esclave nommée Catarina, et lorsque son épouse l'a découvert, Catarina a été atrocement mutilée :

Folle de jalousie, et décidée à frapper un grand coup, elle fit un soir, au moment de l'entremets, apporter à son mari dans le compotier du dessert, nageant dans le sang encore frais, les yeux de Catarina qu'elle lui avait, elle-même, arrachés ! [...] Elle lui avait également arraché les seins et les ongles, brûlé la figure et les oreilles, et pour finir, lui avait

planté un couteau dans le ventre. Il fit venir en urgence un médecin de Recife, mais quand ce dernier arriva, il était trop tard, Catarina avait rendu sa belle âme de négresse amoureuse de son maître. (153)

Le corps démembré et exposé de Catarina devient un signe adressé non seulement à l'époux infidèle, mais aussi à toutes les esclaves, leur indiquant le prix de la transgression. Les yeux arrachés et exposés dans un comptoir sont le symbole ultime d'une humanité niée, réduite à l'état de chose consommable. Face à ces violences, certaines femmes opposaient une résistance farouche, comme en témoigne cette scène terrible à bord du *Vent Paraclet*, un navire négrier :

Le dégoût m'envahit, je savais les dames du Kongo éduquées à masquer leur nudité. [...] Il posa un genou à terre et palpa [...] s'arrêtant sur les poitrines [...]. Ensuite, il forçait le passage vers le bas-ventre, fouillait le pubis avant d'introduire un doigt expert dans le vagin [...]. Les deux premières réagirent [...] retenues par la poigne des sentinelles [...]. La troisième leva brusquement la tête et fusilla le chirurgien d'un regard plein de haine [...]. Malgré ses membres entravés [...], cette esquisse de résistance fut punie par plusieurs coups de fouet. Elle lâcha un cri aigu [...] perdit connaissance et s'effondra [...]. Allongée sur le sol, une série de violents coups de bottes [...] finirent par clore l'incident. Impuissante, les larmes perlaient sur les joues de la captive vaincue. Résignées, dociles, celles qui suivirent se laissèrent faire. (*Un océan* 59)

À travers cette scène, la captive lance un regard plein de haine et tente de frapper malgré ses chaînes : elle montre ainsi qu'elle garde une force intérieure. Face à elle, le chirurgien agit avec des gestes calculés, non pas pour la soigner, mais pour conserver son corps « utile » et rentable. Ce contrôle de la douleur vise à anéantir toute résistance. Finalement, la résignation des femmes marque la victoire provisoire de ce système brutal.

Par ces représentations, Kangni Alem et Wilfried N'Sondé élaborent une véritable sémiotique du tragique de l'esclavage : le corps, le nom et le regard deviennent autant de signes porteurs de sens. Leur écriture dévoile les langages par lesquels la traite a cherché à abolir l'humain, mais aussi ceux par lesquels les esclaves ont affirmé, envers et contre tout, leur humanité.

1.2. La traversée de l'Atlantique : une épreuve de résilience

Dans la pratique du commerce triangulaire, la traversée de l'Atlantique

constitue pour les esclaves arrachés à leur terre natale une épreuve à la fois physique et psychologique, marquée par des conditions effroyables où nombre d'entre eux périssaient sous l'effet des tempêtes, des maladies et de la malnutrition. Dans *Esclaves* comme dans *Un océan...*, l'océan est figuré comme un abîme macabre, et Alem ainsi que N'Sondé, dans un registre pathétique et tragique, décrivent avec minutie l'odyssée douloureuse des captifs, entassés dans l'inconfort des cales, disposés « en cuillère » pour maximiser l'espace. À cet égard, « les hommes étaient empilés à fond de cale, enchaînés ; aux femmes on avait réservé le second entrepont, et celles qui étaient enceintes étaient réunies dans leur cabine arrière. Les enfants étaient entassés dans le premier » (*Esclaves* 129). La faim, le scorbut et la dysenterie décimaient les rangs, et les morts étaient jetés à la mer, à l'image de Miguel : « des fièvres inconnues avaient pris possession de son corps et l'avaient dévoré après la mort de son voisin, un Mahi vigoureux qui s'était étranglé tout seul en avalant sa langue » (127). De son côté, Wilfried N'Sondé évoque « dans l'entrepont, des centaines de gorges emplies de désespoir râlaient en désordre, des lamentations incessantes. Les esclaves devenaient complètement déments, certains en périssaient. Les matelots attendaient que les rangs soient suffisamment clairsemés pour évacuer les dépouilles » (*Un océan* 72). Ainsi, entre maladies, suicides et entassement, la traversée se présente comme un espace de souffrance extrême dont seuls quelques survivants atteignaient le Nouveau Monde :

Avec le mal de mer, la majorité d'entre eux se vomissaient dessus et sur le sol poisseux jonché d'humeurs [...] Pour les suicidaires qui préféraient en finir au plus vite en refusant de se nourrir, un instrument spécial avait été inventé [...] un ouvre-bouche en métal conçu pour forcer un espace entre les lèvres [...] Des chaînes, des bâtons, des pics, tout un arsenal de la torture pensé dans les moindres détails [...] La servitude à grande échelle s'organisait avec minutie [...] jusqu'à ce que la cloche qui sonnait le changement de quart annonce le repos. (72)

À bord, le chirurgien demeurait largement impuissant en raison des limites médicales de l'époque, se bornant parfois au « blanchissement » pour dissimuler certains défauts, tandis que les morts étaient jetés à la mer. L'organisation du voyage relevait d'une stricte logique marchande, marquée par de longs mois d'approvisionnement, des départs nocturnes pour prévenir

évasions et suicides, une traversée de deux à trois mois et des rituels d'entretien imposés aux captifs, dont la monotonie est résumée par : « La vie dans le dépôt fut monotone durant ces longues semaines d'attente forcée » (*Esclaves*123). Dans ces deux romans, l'Atlantique est un espace de fatalité et de sépulture collective où s'accumulent les morts de faim, de maladie, de suicide et de naufrage. Les deux œuvres composent ainsi un tableau tragique du destin des esclaves africains engloutis dans l'abîme océanique.

2. Écriture panégyrique des abolitionnistes africains contre la traite atlantique

Dans le corpus de cette étude, l'héroïsme africain est présenté comme une force de résistance et de résilience face à la déshumanisation. Kangni Alem met en avant le roi Adandoza, dont la lutte contre les activistes pro-esclavagistes révèle la complexité des alliances et des trahisons. De son côté, Wilfried N'Sondé insiste sur la dimension diplomatique avec le roi Alfonso I^{er} qui interpelle le pape pour obtenir l'abolition de l'esclavage. Ensemble, ces récits montrent que la lutte contre la traite des êtres humains passe autant par la résistance politique que par l'action spirituelle et diplomatique.

2.1. Adandozan : figure de leaders politiques dans la lutte contre l'esclavage

Successeur de Daa Agongglo, le roi Adandozan s'illustre comme l'un des rares souverains dahoméens opposés à la traite, défendant les intérêts de son peuple et recherchant des alternatives économiques locales. Le narrateur souligne sa constance politique lorsqu'il affirme : « Cela fait vingt et un ans, dit le roi, qu'il est sur le trône de ses ancêtres, vingt et un ans qu'il essaye d'expliquer aux Portugais de fermer le fort négrier que dirige le señor Francisco Félix de Souza afin d'adresser un signal fort à tous les marchands d'esclaves : le temps de vendre les êtres humains est révolu » (*Esclaves* 53). Sa vision se prolonge dans une réflexion économique explicite :

Pourquoi donc, au lieu de continuer à mettre en esclavage une partie de l'humanité, les hommes d'affaires d'au-delà des mers ne viendraient-ils pas créer sur nos terres les mêmes plantations que nos hommes et femmes laboureront ? Au lieu de les emporter en esclavage, on pourrait les faire travailler sur place. (41)

Cette posture abolitionniste, qui condamne un système ayant « perverti » son

peuple en le transformant en « bêtes sauvages », trouve un écho historiographique chez Adrien Djivo : « Succédant à son père en 1797, le prince Akakpo, sous le nom d'Adandozan, semble se donner pour objectif de libérer le royaume de certaines contraintes (...) Adandozan n'apprécie pas non plus la traite négrière, trouvant que le pays pouvait tirer meilleur profit de la main-d'œuvre représentée par les captifs de guerre si on l'utilise à cultiver la terre » (Djivo 21-22). Époux de Sophia de Montaguère, conseillère et interprète danoise abolitionniste, Adandozan est détesté puis destitué, à la suite d'un complot mené par son neveu Gankpé, grâce à l'appui de Francisco Félix de Souza et à l'instrumentalisation d'un simulacre d'empoisonnement lié à Sakpatê, le dieu de la variole, comme l'illustre explicitement l'extrait suivant :

Le roi [...] était tombé au piège de Chacha et de Gankpé [...] Provoquer les signes de la variole, un jeu d'enfant [...] mais Gankpé lui avait menti [...] la mixture [...] était destinée à punir [...] Joshua Snoep ; puis [...] le chef des armées avait fini par lâcher la vérité : oui, la personne visée était [...] le monarque lui-même, il fallait d'abord l'empoisonner sans attenter à sa vie, puis constater [...] l'apparition [...] des signes de la malédiction suprême du dieu [...] afin de justifier sa déposition. "Vous voulez déposer le roi [...]. – Nous allons déposer le roi, vous, moi, Chacha." [...] (*Esclaves* 63)

Il est publiquement humilié devant ses sujets lorsqu'il est contraint de se débarrasser des sandales de Houégbadja, « les sandales royales qui allaient demeurer à jamais, aux yeux de tous ses successeurs, l'emblème de la sacralité du pouvoir ». Le grand consécrateur, l'invitant à s'asseoir sur le trône du Danhomè, avait alors proféré la litanie rituelle qui est la suivante :

Chasse les sandales de Huégbadja [...] Tu es désormais le maître du monde [...] Vive le Roi ! Vive le jour nouveau ! » [...] « À présent, les mêmes sandales allaient lui être enlevées [...] le faire marcher pieds nus devant ses sujets [...] Debout, sans son parasol, il scrutait attentivement les visages autour de lui. Ils étaient là, ses ennemis, parentèle hypocrite et bonasse. (*Esclaves* 79)

De plus, son nom est même banni des litanies royales par Guézo : « Avisu, Avisu, Avisu ! [...] tu n'es plus, tu n'es plus, tu n'es plus ! [...] Va, va, va dans le néant, pour toujours ! [...] Daa Gbólòlometon, celui qui est quelque part dans la nature ! Je raye à jamais ton nom de la dynastie de Huégbadja ! »

(*Esclaves* 126). Exilé à Agoué, où il meurt, Adandozan voit sa destitution se dérouler progressivement. Celle-ci, liée à son rôle dans la lutte contre l'esclavage, prend la forme d'un complot fondé sur une fausse malédiction divine destinée à le discréditer auprès du peuple et des notables. Son maître des rituels est ainsi contraint par Gankpé de préparer une mixture non mortelle visant à provoquer sur son corps les signes de la variole – taches rouges et pustules – une maladie associée à la colère du dieu Sakpatê : « Une petite cachaça et une certitude [...] la mort était dans le verre [...] le roi allait s'écrouler, son corps se recouvrir des pustules de la malédiction du dieu de la variole, Sakpatê [...] le processus de destitution du roi était en marche [...] Gankpé souriait enfin, pour la première fois de la soirée » (43).

Lors du banquet organisé par Chacha pour l'anniversaire de son règne, après avoir bu le poison, la « cachaça », le roi est soudain pris de violents fourmillements avant de s'effondrer, une dégradation physique que le narrateur restitue en ces termes : « Une crise d'urticaire, peut-être [...] il se grattait partout [...] D'un geste rageur, il s'était débarrassé de son épais pagne kenté [...] La scène, épouvantable, saisit d'effroi les invités au banquet. » (*Esclaves* 44-45). Ainsi, pour faire croire au peuple qu'il a subi un châtement divin, un diagnostic forcé est orchestré par les amazones de Gankpé, qui contraignent le maître des rituels à déclarer publiquement que le roi est frappé d'une « malédiction » de Sakpatê, alibi religieux servant à légitimer sa déposition immédiate. Le souverain est ensuite conduit en prison au fort portugais dirigé par Chacha.

2.2. Nsaku Ne Vunda et Miguel : figures de la dépossession identitaire

Un océan... met au centre la figure historique méconnue de Nsaku Ne Vunda, dit Dom Antonio Manuel, né vers 1583, à la fois victime, témoin et symbole d'une résistance morale face à la déshumanisation esclavagiste. Présenté en quatrième de couverture comme un « roman d'aventures et récit de formation », le livre met en scène un personnage décrit comme un « Candide africain » animé par une grande compassion. Il traverse des épreuves qui ébranlent sa foi en Dieu et en l'homme. Wilfried N'Sondé en fait une figure historique et un martyr de la lutte contre l'esclavage au début du XVII^e siècle, en s'appuyant notamment sur la statue « Nigrîta » érigée à Rome par le pape Paul V en janvier 1608.

Ambassadeur du roi bakongo Álvaro II, Manzou a Nimi, auprès du

Vatican, Nsaku reçoit une double mission consistant à placer le Kongo sous l'autorité directe du pape et à plaider l'abolition de l'esclavage, persuadé que Clément VIII, puis Paul V, ignorent l'ampleur du trafic. Son voyage vers Rome se transforme en un parcours douloureux. Embarqué sur *Le Vent Paraclet*, il découvre la trahison d'Álvaro II et l'horreur de la cale décrite comme un « cauchemar sonore » peuplé de « plaintes, des râles de douleur et de désespoir » (*Un océan* 51). Il observe la déshumanisation des captifs tandis que les matelots eux-mêmes sont réduits à de « vils ustensiles » (p. 56). Témoin de rafles, de marquages au fer et de tentatives de suicide, sa foi vacille mais se transforme en serment moral. Simon Danziger, chef de la pirate Raïs Dali le capture. Arrêté par l'Inquisition espagnole, il est atrocement torturé. Il fait l'objet d'accusations hérétiques pour avoir prié en langue africaine. Il comprend dès lors que la « gangrène » de l'esclavage traverse également l'Europe. Libéré par les frères Borghèse, il atteint Rome profondément diminué. Devant Paul V, il refuse d'embrasser l'anneau pontifical, ultime protestation silencieuse contre la trahison des valeurs chrétiennes. Il meurt en janvier 1608 et est enseveli sous Sainte-Marie-Majeure. Son buste en marbre noir, « Nigrita », représente le symbole de la réduction mémorielle qu'il déplore lorsqu'il affirme avoir été « réduit à la couleur qui jadis teintait ma peau » (9). Nsaku Ne Vunda incarne ainsi la mémoire occultée des opprimés et la conscience critique des compromissions politiques et religieuses.

Dans *Esclaves*, le personnage de Miguel, ancien maître des rituels du Danhomey, connaît une trajectoire analogue de dépossession identitaire. Contraint à un complot, capturé puis vendu, il est déporté au Brésil où il perd nom et dignité avant de rencontrer Sule, esclave musulman qui l'initie à l'écriture et à l'islam. Engagé parmi les « Malês », il développe une conscience de la résistance. Malgré l'échec de la révolte et la trahison d'Edum, il revient en Afrique sous le nom de Sule Djibril, confronté à la banalité du mal et à la participation d'Afro-Brésiliens tels Francisco Olympio, fils de Félix Santana, à la traite négrière. Son village est razzé par les amazones de Gankpé. Son épouse est décapitée et sa famille réduite en esclavage. Rebaptisé « Miguel » et marqué au fer, il « ne savait plus son nom » après le passage devant « l'arbre dit de l'Oubli ». Débarqué à Recife le 15 septembre 1818, gavé puis vendu à Olinda¹, il est acquis par Lourival Do Nascimento qui le baptise dans l'« Église d'Anselme », ironiquement désignée « La secte d'Anselme », avant de sombrer dans une existence « triste et monotone » de labeur. La rencontre de Sule,

ancien maître du Coran à Sokoto, introduit un rite de mort symbolique de passage fondé sur le changement de nom et la mission guerrière. Le rôle décisif de Miguel, devenu Sule, consiste à incendier la pâtisserie de Félix Santana, signal de l'insurrection. Face à la torture, l'instruction d'Aluna est de réciter la sourate de « La secousse », « quand la terre tremblera d'un violent tremblement... » (*Esclaves* 157), énonciation performative qui fait de la révolte un événement cosmique révélateur du bien et du mal. Le maître des rituels apparaît ainsi comme un pion tragique dont le savoir religieux, instrumentalisé par Gankpé et Chacha, confère au coup d'État une légitimité spirituelle déterminante.

Sous le poids de la force brute, Nsaku Ne Vunda et Miguel sont contraints d'abandonner leur véritable être. Victimes d'un système immoral et arrogant, ils subissent une mutation imposée, sans possibilité de choix. Figures spirituelles africaines dépossédées, ils incarnent la douleur d'une dépossession qui dépasse l'individu. Leur passage à une mort symbolique consacre la dissolution de leur identité personnelle, mais suscite, au-delà de la résilience, l'éveil d'une révolte pure et irréductible.

3. La révolte : acte de résistance et de résilience des esclaves

À travers le regard littéraire de ces deux auteurs, la révolte apparaît comme l'ultime recours des esclaves face à la déshumanisation imposée par le système esclavagiste et la traite transatlantique.

3.1. La révolte en mer : entre prière, insurrection et répression

Malgré les violences, les tempêtes de la capture et les épreuves de la traversée, la quête de liberté demeure intacte, indestructible, portée par une volonté qui refuse de s'éteindre. Dans l'œuvre de Kangni Alem, les soulèvements en mer demeurent rares, freinés par l'ignorance des techniques de navigation et par une répression immédiate. Cette brutalité se manifeste notamment dans le sort infligé à l'esclave Miguel : lorsqu'il invoque les dieux, les déesses et les esprits de la mer et du ciel, sa ferveur est aussitôt étouffée dans le sang, symbole de la violence implacable :

Soudain apparut sur le pont le chapelain de bord attiré par les feulements sauvages des esclaves déchaînés. Il comprit le danger d'une telle situation, la violence de la rébellion était là en puissance, qui guettait l'équipage. Il s'entretint rapidement avec le capitaine, lequel fit

tirer plusieurs coups de feu en l'air pour mettre fin à ce que le chapelain qualifia de cérémonie déguisée. Surpris par les coups de feu, Miguel s'écroula fatigué sur le pont. Il fut transporté comme un objet précieux par les autres esclaves jusqu'à sa place dans la cale. Là, il entendit que les dieux agissent enfin. (*Esclaves* 131)

La prière se matérialise symboliquement par la fureur des éléments : « l'ouragan était venu du néant, personne ne l'avait vu s'annoncer. En plein jour, un vent latéral avait fait trembler le bateau et le ciel avait ouvert ses écluses. Les marins vomissaient, les esclaves hurlaient de terreur dans les cales, et la foudre s'abattit sur les haubans » (132), violence prolongée « à l'entrée de Recife », où « le ciel se serait couvert avant que ne surgisse de l'océan un promontoire rocheux qui abîma salement la coque du navire », tandis que « le nombre d'esclaves avait diminué, comme si une grande partie de la cargaison avait été avalée par la mer » (134). À l'inverse, chez Wilfried N'sondé, la révolte naît de l'intérieur même de la traversée comme ultime réponse à la déshumanisation : la mort y vaut mieux que la servitude et la résistance, à la fois individuelle et collective, passe par l'auto-suppression volontaire, comme l'illustre le passage « Quatre femmes, enchaînées les unes aux autres, réussirent à trouver la voie vers la rambarde et basculèrent, ... Elles disparurent à jamais, couchées au fond de l'Atlantique » (*Un océan...*, p. 96), ainsi que par la violence physique, perceptible dans l'assaut coordonné d'une trentaine d'hommes entravés dissimulé sous le prétexte d'une « danse du chien ».

Malgré leurs déplacements entravés par les liens de métal, les hommes [...] bondirent sur les gardes [...] une bousculade, un corps-à-corps meurtrier. Des marins gisaient sur le bois [...] déjà des traînées de sang souillaient les lames des sabres. [...] les premiers coups de feu, la confusion totale. [...] On ferma les écoutilles [...] L'instinct de survie rendit les marins féroces, la contre-attaque s'organisa. Certains esclaves se mirent en quête d'outils – se libérer. [...] L'espoir renaissait [...] C'est à ce moment de la bataille que Martin me supplia de rentrer dans ma cabine, il m'y enferma à clé. La mitraille continua [...] puis les bruits baissèrent progressivement [...] jusqu'au calme plat. (106)

Chez Wilfried N'sondé, la révolte ne surgit pas d'emblée comme un acte collectif spectaculaire ; elle s'élabore d'abord dans l'intériorité, comme une lente maturation psychique et existentielle avant de devenir cri et affirmation d'être. Cette genèse intime de l'insurrection est ainsi formulée : « La révolte

naquit d'abord au creux des poitrines, elle se transforma ensuite en idée fixe dans les cerveaux. Une frénésie. Puis elle éclata en un cri dans les gorges pour dire des lambeaux d'existence, lutter, affirmer qu'ils existaient encore : leur dernier vestige d'humanité » (*Un océan* 105). Toutefois, cette tentative d'affirmation de soi se heurte à une répression d'une extrême violence de la part de l'équipage. L'insurrection avortée transforme alors le navire en espace de terreur exemplaire où les vaincus sont mutilés, exposés et exécutés afin d'étouffer toute velléité future de soulèvement, comme le montre la description des représailles rapportée par le texte :

L'insurrection avait échoué, noyée dans un bain de sang. Le Vent Paraclet avait été le théâtre de tant d'horreurs, il devint un temple de l'ignoble. (...) La répression avait atteint un degré de brutalité ahurissant, les vaincus gravement blessés furent achevés (...) On coupa des mains et des têtes qu'on exposa sur des pics (...) Cette exposition macabre dura plusieurs jours, (...) avertissement sans appel destiné à convaincre les prisonniers que c'était bien à des démons capables du pire qu'ils avaient affaire. (107)

Cette analyse met en lumière les formes de résistance qui émergent au cœur de la traversée transatlantique. Elle montre que, chez Kangni Alem, la révolte prend souvent la forme de prières ou de soulèvements sporadiques, rapidement étouffés par la violence des maîtres, tandis que, chez Wilfried N'sondé, elle se déploie d'abord dans une dynamique intérieure avant de s'exprimer par des actes collectifs spectaculaires. On y observe la tension entre l'élan insurrectionnel et la brutalité répressive, qui transforme le navire en un espace de terreur.

3.2. La révolte dans le Nouveau Monde : de l'insurrection à la revendication identitaire

Face aux nombreuses violences du Nouveau Monde, les esclaves ne cessent de se rebeller contre leurs maîtres. Dans *Esclaves*, Kangni Alem raconte par exemple la révolte des Malês à Bahia en 1835. Il montre comment la détermination des captifs a peu à peu affaibli le système esclavagiste. Pour donner plus de force à son récit, l'auteur y insère de vraies lettres officielles, dont l'une datée du 5 mars 1836 et portant la mention PRO FO 84/198 (p. 217). Par-delà la dimension politique de ces soulèvements s'exprime une dynamique plus profonde : celle de la « quête, de la reconquête, de la

revendication identitaire » (Ricoeur 98). En se révoltant, l'esclave ne cherche pas seulement à briser ses chaînes physiques, mais à restaurer une dignité bafouée et à se réapproprier une subjectivité que le système esclavagiste avait tenté d'annihiler. Si la répression vise d'abord les corps, elle entend surtout neutraliser cette conscience collective renaissante. Les mesures administratives consécutives à la révolte des Malês, telles que les rapports Kangni Alem, en offrent une illustration éloquente :

Le tribunal ne pouvant rester indifférent aux informations [...] a immédiatement mis en application les lois de la province relatives à la déportation de tout Africain libre suspecté [...] ; en conséquence, 150 de ces Africains ont été renvoyés sur les côtes d'Afrique [...], 120 ont été condamnés et bannis comme suspects et les autres [...] doivent immédiatement être réexportés [...]. (*Esclaves* 116-17)

À la lumière de ces correspondances administratives et des témoignages fictionnalisés qui les encadrent, il apparaît que la littérature ne se limite pas à relater des faits, mais qu'elle en propose une relecture critique et sensible :

Entre 300 et 400 personnes ont été emprisonnées et 148 expulsées [...] à bord du schooner brésilien [...] Maria Damiana [...]. D'autres ont quitté le pays [...] à bord du schooner brésilien Annibal et Oriente. [...] plus de 700 passeports ont été délivrés par le gouvernement aux Africains sur le point de retourner dans leur pays d'origine. La situation s'est considérablement améliorée [...]. Toutefois [...] aussi longtemps que ces barbares [...] vivront parmi nous, jamais ils n'abandonneront leurs sinistres projets. (216-17)

Même après leur arrivée dans le Nouveau Monde, les esclaves ont continué à lutter contre leurs maîtres. L'exemple de la révolte des Malês à Bahia en 1835, décrite par Alem illustre comment ces insurrections ne se limitent pas à une dimension politique : elles visent aussi à retrouver une identité et une dignité perdues. En associant récit fictif et documents historiques, la littérature transforme ces événements en une mémoire critique et sensible, qui permet de mieux comprendre les aspects humains et symboliques de l'esclavage.

Les œuvres de Kangni Alem et de Wilfried N'sondé transforment ainsi l'archive historique en matière esthétique et mémorielle, où l'émotion narrative dialogue avec la rigueur documentaire. Cette articulation entre fiction et trace historique permet d'élargir la compréhension de l'esclavage au-delà de la simple chronologie des événements, pour en révéler les dimensions

humaines, symboliques et éthiques. C'est dans cette convergence entre mémoire, écriture et interprétation que se situe l'enjeu majeur de leur démarche littéraire.

Conclusion

L'étude croisée des romans *Esclaves* de Kangni Alem et *Un océan, deux mers, trois continents* de Wilfried N'Sondé met en lumière la manière dont la fiction africaine contemporaine contribue à reconfigurer en profondeur la mémoire de l'esclavage transatlantique. Bien au-delà d'une simple entreprise de remémoration compassionnelle, ces œuvres s'affirment comme de véritables dispositifs de relecture critique. Elles reprennent, déplacent et réinterprètent l'histoire à travers des choix narratifs et symboliques qui redonnent aux sujets africains une place d'acteurs, longtemps réduite par les récits historiographiques dominants. Le roman devient ainsi non seulement un espace de figuration du trauma, mais aussi un lieu d'élaboration d'une conscience mémorielle active, capable d'articuler l'expérience sensible et la réflexion intellectuelle.

L'analyse a montré que ces deux ouvrages ne se limitent pas à représenter la souffrance liée à l'esclavage ; ils en dévoilent aussi la complexité. En retraçant les étapes du système – de la capture à l'affranchissement, en passant par l'enfermement, la traversée, l'exploitation et les révoltes – ils offrent une vision nuancée, qui dépasse la simple dénonciation et met en lumière les dynamiques profondes de cette réalité historique. Inscrites dans une dynamique porteuse de sens, ces séquences narratives deviennent des vecteurs d'interprétation du réel historique. Grâce aux outils de la sémiotique narrative et discursive, il est possible de mettre au jour les mécanismes par lesquels les violences physiques, morales et symboliques subies par les esclaves deviennent des signes montrant à la fois comment l'esclavage déshumanise et comment les esclaves résistent. La fiction apparaît dès lors comme un espace de production de sens qui dépasse la simple dénonciation pour proposer une intelligibilité renouvelée du passé.

Par ailleurs, l'étude fait ressortir la posture nuancée adoptée par ces œuvres quant aux responsabilités historiques engagées dans l'organisation et le démantèlement progressif de la traite. En mettant en lumière l'implication conjointe d'acteurs africains et européens, les textes évitent toute simplification manichéenne et inscrivent la représentation de l'esclavage dans

une perspective dialectique où se croisent intérêts politiques, complicités locales, engagements abolitionnistes et dynamiques de pouvoir. Ce positionnement discursif contribue à déplacer le débat mémoriel vers une compréhension plus complexe des interactions historiques et sociales, tout en maintenant la centralité de l'expérience vécue par les esclaves comme point d'ancrage éthique et narratif.

Enfin, la valorisation des figures d'insurgés et des gestes de révolte confère à ces récits une portée symbolique et morale majeure. Qu'elles se manifestent par des résistances individuelles, des soulèvements collectifs ou des actes ultimes de refus, ces formes d'opposition sont représentées comme des affirmations irréductibles de la dignité humaine. Elles inscrivent l'héroïsme des esclaves dans une mémoire active qui excède la simple commémoration pour rejoindre des questionnements contemporains relatifs à la justice, à l'identité et à la reconnaissance historique. En ce sens, les fictions de Kangni Alem et de Wilfried N'Sondé s'imposent comme des espaces de médiation où se nouent mémoire, esthétique et pensée critique, contribuant à l'émergence de configurations narratives aptes à renouveler durablement la perception du passé esclavagiste.

Œuvres citées

- Alem, Kangni. *Esclaves*. Jean-Claude Lattès, 2009.
- Araujo, Ana Lucia. *Mémoires de l'esclavage et de la traite des esclaves dans l'Atlantique Sud : enjeux de la patrimonialisation au Brésil et au Bénin*. Thèse de doctorat, Université Laval, 2007.
- Courtés, Joseph. *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*. Hachette Université, 1976.
- Couégnas, Nicolas « L'épistémologie critique de la sémiotique », *Signata*, n° 13, 2022. *OpenEdition Journals*, doi:10.4000/signata.3859.
- Degras, Priska. « Le patronyme comme métaphore de l'histoire : comment dénommer les anciens esclaves ? », *Le patronyme : histoire, anthropologie, société*, edited by Gianna ZEI, CNRS Éditions, 2001, p. 123-145.
- Djanguenane, Nayondjoua. *Traite négrière et patrimoine culturel togolais*. L'Harmattan, 2022.
- Estay Stange, Victor. « Art, littérature et post-mémoire : enjeux sémiotiques. » *Actes Sémiotiques*, no. 127, 2022, doi:10.25965/as.7717.
- Ferraro, G. « Du début à la fin. Aventures du sens et de l'écriture dans les

textes narratifs. » *Actes Sémiotiques*, no. 123, 2020, doi:10.25965/as.6408.

Foucault, Michel. « Des espaces autres. » *Dits et écrits II : 1976-1988*, Gallimard, 2001.

Glissant, Édouard. *Le Quatrième Siècle*. Seuil, 1964.

N'Sondé, Wilfried. *Un océan, deux mers, trois continents*. Actes Sud, 2018.

Ricœur, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil, 2000.

About the Authors

De nationalité togolaise, **Kodjovi Agbonagban**, doctorant au département de Lettres Modernes de l'Université de Lomé, est Membre de l'équipe de recherche : Comparatisme, Dynamisme Interculturel et Recherche en Littérature (CoDIReL). Il traite des questions liées à l'esclavage transatlantique dans les fictions narratives, avec un accent sur les représentations littéraires et les enjeux mémoriels. Parallèlement à son parcours universitaire, il exerce comme enseignant de français et de littérature au lycée où il s'investit activement dans la transmission des savoirs et la formation intellectuelle des apprenants.

Litinmé Koffi Molley est Maître de Conférences en littérature comparée. Ses travaux explorent les discours institutionnels et les dynamiques transculturelles, en interrogeant les liens possibles entre comparatisme et analyse du discours, sans jamais perdre de vue la vitalité de la tradition littéraire nationale. Plus récemment, il s'intéresse aux questions de durabilité et aux imaginaires écologiques, un champ de recherche qui le passionne particulièrement.

How to cite this article/Comment citer cet article:

MLA: Agbonagban, Kodjovi and Litinmé Koffi Molley. "Mémoire, fiction et héroïsme des esclaves noirs : une lecture sémiotique des récits de Kangni Alem et de Wilfried N'Sondé." *Uirtus*, vol. 6, no. 1, April 2026, pp. 359-378, <https://doi.org/10.59384/uirtus.apr2026n200>.